

Longue lettre tapuscrite de Thérèse De Jongh à son gendre et à sa fille, Octave Maus et Madeleine Simon, à Lausanne, à propos de la mort d'Emile Verhaeren

— Madame Charles De Jongh [Thérèse De Jongh], lettre dactylographiée, avec corrections manuscrites, Sainte Adresse, 5 décembre 1916, 10 f. In-4, à Octave Maus et son épouse Madeleine Simon, au sujet de la mort de Verhaeren. Une copie de cette lettre semble conservée à la Fondation Catherine Gide.

Déchirant témoignage des funérailles de Verhaeren depuis Rouen jusqu'à La Panne, alors que le corps du poète est ramené en Flandre, en pleine guerre.

*« Je suis encore très fatiguée et je voudrais pourtant vous donner au moins une impression de ce que furent ces quatre journées de **Rouen** et de La **Panne**.*

*Je n'y arriverai pas ; c'est encore trop près et il faut que les souvenirs durables se dégagent des scories qui les encomrent : organisations difficiles entre ces trois points : Le Havre, **Rouen** et **La Panne** ; — arrêts et incidents d'un long voyage... surtout les importuns, celui surtout qui se fait un tremplin d'avoir été le témoin de l'horrible accident, pour s'imposer partout sans qu'aucune intimité l'y autorise.....*

*A **Rouen**, **Maria** certainement soulagée de me voir et de me garder un peu ; là tout à-coup mon désir compréhensible d'aller à La Panne, favorisé par l'acquiescement immédiat de **Maria** et de **Madame Verhaeren** ; cette pauvre femme n'a que cette parole :*

« J'aime tous ceux qui l'aimaient »

Sa simplicité est totale et sa faiblesse physique inquiétante.

*Et si mon voyage à **La Panne** n'eut pas la moindre utilité pour **Maria**, je n'ai pas senti tant il y a eu de cordialité envers moi de sa part et de celle de **Gide**, **Elisabeth** complétant notre groupe.*

*Les journaux ont décrit la cérémonie de **Rouen**.*

Elle fut pleine de tact et de grandeur. La place, très grande, que borde d'un côté une admirable église gothique, dont l'hôtel-de-ville fait le fond, était couverte de monde, mais l'ordonnance parfaite faisait cette foule se diviser, se grouper autour de la tribune de l'orateur. Un espace vide entre celle-ci et l'hôtel-de-ville, laissait de l'atmosphère, du ciel visible ; il était délimité par une haie de fleurs, — une suite de grandes couronnes que des soldats soutenaient debout, deux par deux.

***Carton de Wiart** a très bien parlé, et très bien **Decourcelle**, avec un accent vibrant, chaleureux, une telle participation compréhensive de la France, si prompte à comprendre cet horrible malheur, qui met le comble à nos malheurs, à en prendre, sa part.*

*Ceux qui nous gouvernent l'ont moins bien compris, à part ~~Madame~~ les **Carton de Wiart**, elle surtout qui énergiquement dit ce qu'il y avait à faire et **Vandervelde**. Nous espérions que celui-ci parlerait mais ce qui est beau et naturel n'a pas raison devant les décisions protocolaires.*

*Il était là avec **Charles**. Nous nous sommes séparés dans l'émotion non point intime, mais grande, de cette cérémonie.*

*Là, on a mis le cercueil dans une voiture d'ambulance belge ; il y avait une auto belge, chargée de fleurs, une autre et la nôtre. Puis une auto française appartenant à la belle-soeur du sculpteur **Bourdelle** qui depuis quelques temps a vu assez souvent **Verhaeren** et qui était là avec sa femme, la soeur de celle-ci et le **Dr Couchoud**. Ils ont pris avec eux **Madame Verhaeren** et sa petite nièce, parce que leur auto était chauffée.*

L'ordre naturel des intimités ne fut donc pas observé et le manque ressemble toujours à un manque de dignité.

*Se partageant avec **Gilsoul** et un inconnu, leur auto et l'autre auto belge, choisissant chauffeurs, étapes et le reste, ils arrivèrent la nuit à **La Panne**, plusieurs heures avant nous. On y était attendus et ils conduisirent le cercueil dans une chambre mortuaire, préparée à l'Ambulance de l'Océan, puis Madame Verhaeren fut installée avec quelques-uns d'entre eux, dans la villa de **Depage** qui, lui absent, avait été mise à sa disposition.*

*Pour nous, c'est-à-dire Maria, moi, Gide et Elisabeth, nous avons subi, en pleine nuit, une panne terrible et n'arrivâmes à la Panne qu'à 3h1/2. Nous y passâmes à l'hôtel quelques heures glaciales, nous tenant prêt dès 7 heures, apprenant alors seulement le lieu et l'heure des funérailles dont on ne nous avait rien dit de précis à **Rouen**.*

Comme vous devez avoir le désir d'un récit clair, je ne pouvais passer ces faits matériels qui furent le cadre de la vie intérieure.

*Pourquoi ne vous ai-je pas plutôt raconté l'émotion de ceux qui, à **Rouen**, le jeudi, venaient visiter la chapelle ardente ? La soeur glissant parmi les cierges et les fleurs ; **Madame Verhaeren** y était quand j'y vins avec **Maria** ; elle posa des fleurs sur la tête du cercueil ; puis ce fut **Maria**, des petits bouquets, le sien, ceux de **Théo** et d'autres, j'avais des roses rouges et les rangeai par terre parmi tant d'autres et la pauvre **Madame Verhaeren**, le remarquant, me dit de les mettre aussi sur le cercueil. Je les y mis, vers le pied, et quand je me reculai, je fus saisie de voir mon bouquet de roses rouges, couleur sang, qui éclatait là, juste entre les drapeaux belges inclinés. C'était magnifique.*

J'aurais dû vous dire combien je fus touchée, dans un magasin de fleurs, par des jeunes filles et une maîtresse de pension, venant commander une couronne pour Verhaeren avec tant de timidité et tant de soins.....

*Mais ce long voyage à **La Panne** est fait de visions fugitives que l'on peut dire à peine parce qu'un peu d'illusion s'y mêle. Ce qui domine, tout de suite, c'est l'idée que Verhaeren, allant, mort, vers la **Flandre**, à travers la guerre. Car la guerre ne se laisse pas oublier un instant. On rencontre des files de transports, canon, matériel, chevaux. Des anglais, superbement équipés pour l'hiver, dans des peaux de bêtes, sont assis sur leurs camions où s'accrochent pelles et pioches. Dans les villes et villages, il y a des groupes devant les fermes, ou les hôtels et s'y mêlent les uniformes et les visages si différents : anglais, français. Notre voiture de croix-rouge où s'accrochent des couronnes, notre voiture de fleurs, d'où pendent des rubans aux couleurs belges, les font se retourner tous..... La nuit vient vite et aussitôt le brouillard et cela devient fantastique parce que les faisceaux projetant leur feu que le brouillard diffuse sur la voiture d'ambulance qui est peinte en gris clair et vernie, en font un char d'argent, mais d'un argent fluide et lumineux qui semble irradier de l'intérieur du char vers l'extérieur.*

*Après la **Normandie**, après la brume **Somme**, on est, très tard, dans un pays de maisons basses et de canaux et l'on ne peut s'empêcher de penser : **Verhaeren serait content, c'est déjà la Flandre**.*

*C'est là que nous fûmes arrêtés par une panne. **Gide** et **Babeth** vont éveiller des fermes pour téléphoner. **Maria** et moi, tout à coup, dans la nuit de l'auto, parlons de tout autre chose. Un colonel anglais vient nous chercher et nous refait du feu dans sa chambre. Enfin une auto vient, d'un poste belge, et nous remmène. Et de plus en plus, les postes sont fréquents et la guerre proche ; ce sont là, des camps, là des barrières où l'on nous arrête. Les eaux brillent tout à coup dans les fossés et les canaux. Le brouillard fait de profondes voutes en ogives, on passe des bourgs et des bourgs et puis voici la réalité la moins vraisemblable : une ville fermée dans ses murs ; un pont-levis ; un mot de passe que dit le chauffeur et l'on voit surgir un soldat, casque en tête, manteau sur les épaules, et au mouvement qu'il lui imprime, la porte de la ville s'ouvre à deux battants et nous passons sur le pont, sous la voûte..... nous traversons cette ville et nous en sortons à l'autre bout par une autre porte que nous ouvre un autre soldat casqué.*

*— Samedi, 9 heures, à **La Panne**, devant l'ambulance de l'Océan, la troupe est rangée en grande tenue. Dans la chambre ardente, immense, où est le cercueil, parmi des fleurs — et la plus grande des couronnes porte : « A notre cher poète et grand ami » **Albert, Elisabeth**. Il y a un général pour représenter **le Roi**, il y a le ministre **Poullet**, quelques officiers.....*

*C'est vide, officiel et sans âme. J'ai parlé au ministre pour qu'il fasse la différence entre **Gide** qui remplace **Théo**, et des importuns qui, même là, songent à s'imposer. **Madame Verhaeren** vient, elle ne peut marcher, ses pieds qui traînent sur le sol font un bruit lugubre..... On la mène dans l'auto française. Je crois que la présence de la veuve aux funérailles ne pouvait être prévue officiellement..... Cette auto suit en arrière, je ne sais où dans le cortège et ce n'est qu'au cimetière que **Madame Verhaeren** reprendra sa place, suivra le cercueil.*

*Mais on sort et c'est l'ordre magnifique de la cérémonie militaire et les clairons sonnont aux champs..... seule musique et qui rappelle tant l'autrefois de la vie des jours solennels, en **Belgique**. Les officiers saluent du sabre, d'un geste large. Cet instant est beau et émouvant. On à pied, vers le cimetière d'**Adinkerke**. Impression gênant pour moi, de ce que le ministre mal au fait et d'ailleurs comment y rien comprendre, nous dit impérativement à **Gide** et à moi (!) : « suivez le corbillard, vous représentez la famille ». **Maria** et **Babeth** sont dans l'auto, entassées entre **Marthe Verhaeren**, sa petite nièce, (qui ne l'a pas quittée) et les français.*

[en marge une note manuscrite : et cette incroyable pie boiteuse qui suivait à cloche pattes !]

*Enfin, le cinéma tourne cela et trouble un moment la direction de ma pensée. D'ailleurs, à ce moment, je n'ai plus d'émotion, parce que cet élément militaire, c'est inflexiblement froid ; parce que ceux dont on attendait la présence ne sont pas là et qu'on est déçu ... moi pas trop car les conversations d'ici m'avaient préparée. Au cimetière, pas un mot, pas un geste, pas une marche funèbre qu'on jouerait au loin et qui accompagnerait le mouvement des fossoyeurs descendant la bière. On défile, **Madame Verhaeren** d'abord, gémissante, un moment inclinée, et c'est tout.*

***Gide**, sans doute, aurait dit quelques paroles si l'on n'en avait attendu d'autres qui ne sont pas venues....*

*Mais tout le long de la route, une demi-heure — un jeune cousin de **Verhaeren**, enfin trouvé, rejoignit à mi-chemin le cortège et, enfin, **Verhaeren** eut ainsi derrière son cercueil, un petit soldat belge de son sang et tout en larmes — tout le long de la route que le spectacle était grand ! Non plus les officiers et la troupe en grande tenue, mais soldats boueux, mitrailleuses dont grands chiens gémissent — et pauvres gens — et pauvres chariots — Une troupe à cheval qui fait fête vers le char funèbre et le clairon qui l'accompagne saluant de sa sonnerie lugubre. C'était un matin de beau temps et plein d'une activité terrible.*

*Après, dans la villa, — où j'avais retrouvé **Madame Hanssens** (elle et deux compagnes en infirmières suivaient le cortège) **Madame Verhaeren** a assez vite repris quelque sentiment. **La princesse de Caraman Chimay** est venue, très simplement d'ailleurs, lui dire que **la Reine**, malade, ne pouvait la venir voir, s'en excusait et l'attendait si c'était possible. **Marthe** devait y aller vers deux, nous partis.*

*Elle est retournée à **Paris** dans l'auto confortable de la dame française — avec ces gens point intimes mais avec sa nièce — les questions matérielles de places en auto ont décidé cet arrangement.*

*Nous avons logé à **Calais**. Nous nous sommes séparés à **Rouen**, **Marie**, **Gide** et **Babeth** prenant le train pour **Paris**. Nous sommes étions partis de **Calais** à 8h. du matin et je suis arrivée ici à 8 heures du soir. Je suis encore très fatiguée mais je suis satisfaite de pouvoir vous raconter et plus tard aux autres, en **Belgique**, mais quand ?*

*Justement, j'avais lu avec une émotion que nulle gêne du verbe sauvage n'arrêteront plus les « ailes rouges ». Je vais envoyer à **Jean** l'exemplaire qui m'a accompagné dans ce voyage.*

*Il paraît que **la Reine**, qui est tout-à-fait compréhensive, souhaite ce à quoi nous avons pensé : qu'il soit transféré sur une haute dune, isolé. Mais la loi le défend, me dit **Madame Carton de Wiart**, et l'on trouve déjà mauvais que cela ait été fait pour **Madame Depage**.*

Au moment où je demande à Charles de timbrer cette lettre au ministère, il me dit qu'il vous a écrit après Rouen et donc, elle fait, en partie double emploi.

Veux-tu passer cette lettre à Jean et qu'il la garde, s'il veut, car j'ai bien pensé à lui aussi, à tous ces petits, qui n'ont plus vu Verhaeren pour exalter leur héroïsme.

Je vous embrasse bien.

J'ai bien des choses à faire et je négligerai la correspondance superflue, pour quelques jours. »